

*Partir de
nulle part*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Partir de nulle part / Amélie Riopel

Nom : Riopel, Amélie, 1992- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230052290 | ISBN 9782897838478

Classification : LCC PS8635.I5684 P37 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : La Bella Studio / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

AMÉLIE RIOPEL

*Partir de
nulle part*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Automne

Il fait chaud. Trop chaud pour être dans un club. Rendu là, je m'en fous. L'alcool aide. La musique aussi. Surtout la musique. Ou l'alcool. Je ne sais plus trop. C'est confus depuis déjà deux gin tonics et demi. Les filles sont déjà parties. Moi j'avais envie de rester. Je danse comme si personne ne me regardait. Bien franchement, personne ne me regarde. C'est exactement ce genre de moment que j'aime quand je sors. Quand la piste de danse est pleine. Personne ne se soucie de ce que tu fais et pour une fois, tu peux être libre d'être qui tu es. Au milieu de la foule, tu es seule au monde.

Puis, tout à coup, je ne suis plus seule. Grand, cheveux bruns. Yeux de couleur inconnue. En plein mon genre ! Il se faufile parmi les corps pour venir me rejoindre. Je fais comme si de rien n'était. On sait tous les deux que ce n'est pas vrai. Mais ce n'est pas grave, c'est la *game*.

Il m'attrape par la main et me fait tourner sur moi-même. C'est un peu vieux jeu sauf que ça change des gars qui viennent juste se frotter sur toi. Il me rapproche

de son corps et murmure quelque chose à mon oreille. Je ne comprends pas, mais je hoche la tête et souris. Neuf chances sur dix qu'il ne se rende compte de rien. Il me sourit en retour. Ni vu ni connu. Sa bouche sent la bière. Pas une haleine de fond de tonne. Non, l'odeur agréable d'une bonne bière amère par une douce soirée d'été. Je me demande s'il goûte la même chose. Je ne me pose pas la question longtemps et je décide de tester ma théorie.

La musique suit nos mouvements. Ça devrait être l'inverse, mais pas ce soir. Une chanson, deux puis trois. Je m'agrippe à son t-shirt. Pour ne pas perdre l'équilibre. Ce n'est pas le gin tonic qui fait effet. Je suis juste hors de ma zone et j'ai l'impression de perdre pied.

Quelqu'un s'approche. Il s'immisce dans notre bulle. Un ami, sûrement. L'intrus attrape mon partenaire par le collet pour lui dire quelque chose. Est-ce que sa bouche à lui aussi sent la bière? Sûrement. Mais elle ne goûte probablement pas aussi bon. Ils échangent quelques mots. Ont-ils une logique lorsqu'ils sont enterrés par toute cette musique?

L'ami part et nous retrouvons notre bulle. Un blanc étincelant dans la lumière. Son sourire. Il me tire par le bras pour m'entraîner hors de la piste de danse. Je le suis, à contrecœur.

La musique s'éloigne, les idées se replacent. Ses yeux sont marron et il s'appelle Jack. Son accent est particulier. Américain ?

On atterrit sur le trottoir juste devant le club. La lumière des lampadaires est tout d'un coup trop forte pour mes yeux. Je ne dois pas être trop aveuglée parce que j'aperçois l'autre, son ami, un peu plus loin. Cigarette au bec, entouré de trois autres gars. Finalement, sa bouche doit goûter le tabac. Je le pointe et Jack crie son nom. Steve ! Il a l'air d'un Steve.

Aucun d'eux ne parle français. Un peu, mais pas vraiment.

— *Where are you from?*

— *Maine! You?*

— *Here... Montreal.*

La musique a fait bourdonner nos oreilles et on parle trop fort. Ce n'est pas grave parce que tout le monde sur le trottoir a le même problème que nous.

— *Are you here for a while?*

— *Just tonight.*

Probablement une petite escapade pour prendre une brosse avant ses vingt et un ans. À le regarder sous la lumière orangée, il doit en avoir dix-neuf. Il aurait pu

aller à Toronto. Il a choisi Montréal. *Good for me!* Jack, dix-neuf ans, avec un goût de bière, c'est exactement ce dont j'avais besoin.

— *Where are you staying?*

— *Hotel. We're sharing a room.*

Il me fait un geste de la main pour me dire que les cinq gars attroupés autour de moi partagent la même chambre ce soir.

— *I don't think so... Wanna come to my place?*

Jack a le temps de saluer ses amis et on se dirige vers le métro. Je ne conduis pas quand j'ai bu. En fait, je ne conduis pas, point. Le «quand j'ai bu», c'est vraiment juste pour avoir l'air plus responsable que je ne le suis en réalité.

Dernier métro. Ou pas loin. Il y a trop de gens sur le quai et dans les wagons. Même pour les quatre petites stations qu'on a à faire. Puisque j'ai la langue de Jack dans ma bouche la moitié du temps, ça me paraît moins pire.

De retour sous les lampadaires, quelques quartiers plus loin, je m'allume une cigarette. Je sais que j'ai jugé Steve tout à l'heure parce qu'il fumait, mais c'est parce que Steve, je ne l'aime pas. Je ne le connais pas, mais je ne l'aime pas. C'est comme la fille que tu croises dans l'auto-bus et que tu te mets à détester sans raison. Juste parce qu'elle est trop belle. Elle fait probablement du bénévolat,

étudie en médecine et va voir sa grand-mère tous les dimanches, mais comme sa peau est trop lisse et parfaite, je la juge. Cette fille-là s'appelle généralement Océane. Et Océane, c'est une *bitch*. Donc, en résumé, je n'aime pas Steve et je n'aime pas Océane. Noms fictifs.

Jack prend une *puff* de ma cigarette juste comme on arrive à mon appartement. La coloc dort. Je pense. Je décide de garder les lumières éteintes pour ne pas la réveiller. C'est vraiment une mauvaise idée parce qu'on ne voit rien et on fonce partout. Je trouve ça drôle. Jack moins. Je pense qu'il a besoin d'un *shooter*. Cuisine *it is!*

Là, la clarté est essentielle. Pas question de renverser mon restant de vodka framboise partout. J'essaie quand même de ne pas cogner la bouteille sur le comptoir. Au cas où notre entrée bruyante n'aurait pas déjà réveillé Steph. *Aka*, la coloc.

J'allonge six *shooters*. Trois pour lui et trois pour moi.

On trinque entre chaque gorgée et comme il est poli, Jack attend qu'on ait descendu tout l'alcool avant de me lever sur le comptoir pour m'embrasser. Il n'aime pas le gaspillage. Tant mieux, parce que moi non plus. On devrait bien s'entendre ! Mes doigts parcourent sa nuque. Ses cheveux ébouriffés. Ses épaules. Jack a de bonnes épaules. Solides, larges, mais pas trop. Musclées, mais pas trop. J'ai toujours eu un faible pour les épaules. Sauf que

je ne veux pas du gros muscle. Un genre de Monsieur Net sur les stéroïdes, non merci. Moi je veux de la chair et de l'os.

Parlant de ça, je prends l'initiative de passer le vieux t-shirt troué de mon Américain par-dessus sa tête. Le tissu beige tombe sur mon plancher de cuisine pendant que nos langues continuent de s'entremêler. Mi-sourire, il me dit :

— *Where's your room?*

On se traîne lentement mais sûrement au corridor qui mène vers ma chambre. Pas le temps d'allumer les lumières ni de regarder où nous allons. On continue à faire tout tomber sur notre passage. Steph m'entend ce soir, mais c'est moi qui vais l'entendre demain.

Je guide mon touriste d'une nuit sur mon lit. En fait, c'est plus lui qui me pousse dessus. C'est une bonne chose parce que le plancher commençait à tourner. Ça va me faire du bien de prendre une pause de gravité. Jack entreprend de me caresser partout. Je me laisse faire, comme dans un état second. Il fait chaud. Est-ce son souffle, ses mains, l'alcool ou mon 4 ½ non climatisé? Je prends de grandes respirations et je ferme les yeux. Je me sentais entreprenante à soir, mais je vais peut-être devoir me résoudre à faire l'étoile.

Ou pas! Jack se redresse rapidement une main sur la bouche. Je comprends trop bien où il veut en venir et je

lui fais un signe de la main pour lui montrer où se trouve la salle de bain. Sans le visuel, je l'imagine tenter de passer de ma chambre aux toilettes sans vraiment connaître le chemin. Je l'entends manquer son coup et vomir dans le corridor. J'imagine qu'il va finir par se rendre. Cette pensée me rassure et je *pass out*.



— Yark! Qui a vomi partout! ? Alice! ?

J'ouvre un œil. Je le referme. Je répète le processus quelques fois avant de me rendre au deuxième œil. Je réussis à me redresser de peine et de misère. Si je ne me lève pas, Steph va venir me chercher d'elle-même. Ah puis à bien y penser, pourquoi lutter contre l'inévitable. Je retombe carrée sur mon matelas. Je sens les ondes traverser mon corps et mon lendemain de brosse n'apprécie pas.

— Alice! ?

En parlant du loup!

— Bon matin...

Elle me lance une bouteille d'eau en même temps qu'un regard assassin. Trop faible pour répliquer ou être contrariée de me faire garrocher une bouteille sur la tête, je réussis tout de même à me redresser pour la ramasser. Je l'ouvre de peine et de misère puis prends une gorgée. Ah l'eau, ce liquide que je n'ai pas bu hier. Je cale le 500 ml à une vitesse record.

— Ça va durer longtemps ?

— Si tu me pitches deux Tylenol, je devrais être correcte vers onze heures.

— J’parle pas de ton *hangover*.

— C’est drôle, moi je parlais de ça...

Je commence à jouer avec la bouteille vide. Je peux quand même voir le découragement dans la face de Steph. Six pieds quatre de découragement. Je suis rarement tombée de si haut.

— *Have you guys seen my shirt?*

Mon *one night* se glisse timidement dans la chambre. Moi qui pensais être en mauvais état ce matin. Il n’a vraiment pas la tête de quelqu’un qui a bien dormi. Pourtant, quoi de mieux que de dormir sur le carrelage froid d’une salle de bain quand tu es saoul !

— Ontarien ?

Steph, à peine plus souriante qu’il y a quelques minutes, dévisage l’intrus.

— Américain.

— Il a un nom ?

— J’ai envie de dire Steve...

Bien que l'Américain se retourne vers moi, je comprends que je n'ai pas le bon nom. C'est vrai! Je ne ramène pas les Steve chez nous. Me semble qu'il a un nom *cute*. Un nom de chien ou de boisson.

— Jack!

— *Hi!*

— *Hi!*

Je souris du mieux que je peux avec mon mal de crâne. Jack est quand même mal à l'aise et Steph est amusée.

Je finis par comprendre le malaise de l'Américain torse nu.

— *Kitchen.*

— *Right!*

Il ne lui en faut pas plus pour tourner les talons, mais aussi tourner dans la mauvaise direction.

— *To your left.*

Maintenant que j'ai remis quelqu'un sur le droit chemin, j'imagine que ma bonne action de la journée est faite. Est-ce que je peux me recoucher maintenant? Comme la coloc ne sort pas de ma chambre, j'imagine que c'est un non.

— T'as pas un cours aujourd'hui?

— Tantôt. Il est quelle heure ?

— Neuf heures.

— Bientôt. Tu vas à l'université ?

— Oui.

— Tu me fais un *lift* ?

Au même moment, Jack avec chandail réapparaît. Même avec son air de lendemain de veille et la lumière du jour, il est *cute*. *Damn*, je suis vraiment passée à côté hier.

— *I need to go meet my friends. How do I get downtown?*

Je fais mon regard le plus angélique à Steph.

— C'est sur le chemin.

— *You got to be fucking kidding me.*

Elle a beau parler en anglais, c'est à moi que la réplique s'adressait. Elle sort de la pièce, mais au fond je sais que ça veut dire oui. Des points d'interrogation dans les yeux de Jack.

— *We'll give you a ride.*

Au loin, Steph nous ordonne d'être prêts dans quinze minutes. Je ferais mieux de me dépêcher parce que sa patience a des limites. *Fuck* la douche, même si je dois sentir la vieille boisson. J'enfile des sous-vêtements propres, une brassière, une blouse et les mêmes jeans qu'hier. J'attrape

un élastique sur ma table de chevet et je noue mes longs cheveux dans une toque qui crie «je n'avais pas envie de m'arranger à matin». Faudrait quand même que je me brosse les dents.

En me rendant à la salle de bain, je note les traces de vomi un peu partout. J'avoue que si Jack était un gentleman, il aurait nettoyé un peu. Je me mens à moi-même en me disant que ça partira plus facilement une fois que tout aura séché.

J'ai juste le temps d'attraper mes lunettes de soleil, accessoire indispensable pour cacher un tant soit peu mon état, et on est partis. La voiture de Steph est une vieille Hyundai beige à transmission manuelle. Elle a déjà essayé de m'apprendre à conduire avec. Disons que ça n'a pas été un vif succès. Assise en avant du côté passager, j'ai le luxe de descendre le son de la musique que ma coloc a eu l'audace d'allumer. Un coup d'œil dans le rétroviseur. Je pense bien que l'Américain apprécie aussi.

Prudente, Steph ne conduit pas un km/h au-dessus de la limite permise et a de la difficulté à faire sa place parmi la circulation du centre-ville. Je ne veux pas lui mettre de la pression, mais à ce rythme-là, on ne se rendra jamais.

— *Which hotel were your friends staying?*

— *Oh, it was near the place where... I forgot the name. There's a building with a lot of colored windows.*

— Palais des congrès?

— *I guess...*

Je le vois fouiller dans ses poches pour prendre son téléphone et se retenir de sacrer parce qu'il ne doit plus avoir de batterie. Arrivée sur Viger Ouest, Steph se met sur les *flashers*.

— Tu penses que si on le laisse ici il va être capable de retrouver son chemin?

— Pourquoi pas, c'est un grand garçon! *That's your stop, Jack.*

Il fronce les sourcils comme pour tenter de retrouver son chemin à la clarté du jour. Je ne m'en fais pas trop, mais je comprends que ma coloc a l'instinct maternel qui se fait aller et qu'elle est moyen à l'aise de l'abandonner sur un coin de rue dans une ville étrangère. Finalement, on est sauvées par un éclair dans la face de l'Américain. Alléluia, il semble se reconnaître et ouvre la portière. Avant de nous quitter définitivement, il vient s'accoter à ma fenêtre ouverte. Le classique au revoir d'un *one night*.

— *So that was... interesting. I'd like to see you again if you want. Can I get your number?*

— *Isn't your phone dead?*

— *Then maybe you could take my phone number.*

Son sourire est charmeur. Il est adorable, vraiment. Ça me rend la tâche encore plus dure. Une partie de moi a envie de prendre son numéro. Juste pour jouer le jeu. Même si je sais que je ne l'appellerai jamais. Je retrouve une partie de moi dans sa naïveté et je n'ai pas envie de la briser. Sauf que j'ai aussi ma conscience qui se réveille et qui me dit que ce n'est pas correct de faire ça. Vaudrait mieux aller droit au but. Moi qui écoute rarement ma conscience ces temps-ci, il faudrait bien que je suive un ou deux de ses conseils une fois de temps en temps. Sinon, elle va finir par arrêter de me parler.

— *Look, let's not do this. We live far away from each other and it will stay that way.*

Du haut de ses dix-neuf ans, il est tout déconcerté. On dirait un enfant à qui on vient d'annoncer que le père Noël n'existe pas.

— *Take care, Jack!*

Malgré la chaleur du mois de septembre, j'appuie sur le bouton pour remonter la fenêtre. Steph comprend que c'est le temps d'enlever les clignotants et de démarrer.

— *You're so rude!*

— *I know.*

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de regarder l'Américain s'éloigner dans le rétroviseur. Je suis une femme pleine de contradictions et c'est ce qui fait mon charme. Enfin, je pense.

On arrive à l'UQAM. Steph prend la direction des labos et moi celle du café étudiant. Celui qui charge trop cher pour tout. Je commande un double espresso aussi large que mon mal de tête. Je me résigne à enlever mes lunettes fumées parce que les corridors de l'école ne sont pas assez lumineux pour justifier leur port. Après tout, je ne suis pas Corey Hart. J'arrive au cours en retard et, sans interrompre son discours, Emmanuel me fait savoir que je dérange son exposé. Au moins, il ne m'interpelle pas devant toute la classe. Je m'installe en arrière et j'ouvre mon ordi pour la peine même si je n'ai pas vraiment l'intention de prendre des notes. Je vais sans doute me résoudre à compter les secondes avant de pouvoir retourner à l'appart pour cuver l'alcool que j'ai ingéré hier.

On a toujours dit de moi que j'étais une personne passionnée et déterminée. Le problème, c'est qu'en ce moment, je ne suis pas certaine de savoir ce que je veux faire de ma vie. Résultat, j'ai l'impression d'aller nulle part, mais j'y vais avec passion et détermination. Ce n'est pas nécessairement une bonne nouvelle parce que Steph dirait que je vais droit dans un mur. Ma dernière année de bac est à peine entamée que je n'ai déjà plus d'intérêt pour mes cours. Quelle idée aussi d'étudier en économie

internationale ! Initialement, j'avais choisi ce programme au hasard. Bon, pas au hasard comme dans pile ou face. C'est juste que j'étais bonne en math et je n'avais aucune envie d'aller en science. Puis économie ça fait femme d'affaires avec une mallette. En plus, international, ça implique des voyages. C'était pas mal les seules raisons qui m'ont poussée dans ce programme. Bref, c'est un peu un coup de dé si je me retrouve à étudier dans ce domaine et j'avoue que ça ne me fait pas un pli de couler mes cours. Enfin, un peu quand même. Je ne suis pas particulièrement à l'aise avec l'échec. En même temps, je ne suis pas non plus à l'aise avec l'idée de devenir une femme d'affaires en tailleur. J'aurais l'air de ma mère et je ne suis pas prête pour ça. Ai-je dit que j'étais pleine de contradictions et que je n'allais nulle part ? Pour dire la vérité, toute cette histoire-là, c'est la faute de Charles.

Charles Louis Delacroix. Tellement prétentieux comme nom. Pour qui est-ce qu'il se prend, lui, avec ses deux prénoms ? T'as le droit à un. Tu le choisis et tu le gardes. On va arrêter de mélanger tout le monde. OK, moi j'ai deux noms de famille, mais ce n'est pas de ma faute, c'est à cause de mes parents divorcés. *Anyway*, le problème avec Charles Louis *aka* juste Charles pour les intimes, c'est qu'avant lui, je ne me posais pas autant de questions. La vie était belle, je n'avais pas à me plaindre. Je n'avais pas nécessairement de plan, mais je ne remettais pas tout en question non plus. Je faisais ce que je voulais et le monde m'appartenait. Non, ce n'est pas vrai, le monde

ne m'appartenait pas. Le monde n'appartient à personne. Et je n'ai jamais aimé cette expression-là de toute façon, alors je ne sais pas pourquoi je l'utilise en ce moment. Juste ça, ça exprime exactement comment je me sens. Je ne suis plus moi-même depuis que Charles est venu foutre le bordel dans ma vie.

On s'est rencontrés dans un cours de droit l'hiver dernier. Je sais, j'étudie en économie, mais c'était un cours à option qui avait l'air intéressant alors je l'ai pris. Charles s'est assis à côté de moi le premier jour. Je l'ai trouvé intéressant. Intrigant plutôt. On est allés prendre un verre et après je n'ai pas quitté son appartement pendant au moins quatre jours. Le coup de foudre, genre. Le problème, c'est que trois mois plus tard, ça ressemblait plus à un coup de pelle dans la face quand Charles m'a annoncé qu'il voulait qu'on arrête de se voir. Apparemment, je ne suis pas ce qu'il recherche. Pas ce qu'il recherche ! *What the fuck does that mean!*? Moi, je pensais vivre une histoire d'amour et finalement je me rends compte que lui, il cherchait juste ses clés d'auto dans les craques du sofa. Donc, comme je ne suis pas la bonne clé, tant pis pour moi? Est-ce que je viens vraiment de me comparer à une clé?

Sur cette question à la fois philosophique et fascinante, le chargé de cours annonce la pause et les étudiants sortent de la classe dans le vacarme habituel. Je les imite en

pensant profiter d'un moment de tranquillité. Mes espoirs sont vite anéantis par Emmanuel qui m'apostrophe avant même que j'aie pu mettre un pied en dehors de la salle.

— M^{me} Pagé-Lambert, je peux vous voir quelques minutes?

Premièrement, je ne sais pas pourquoi certains membres du corps enseignant s'obstinent à nous appeler par notre nom de famille. Quelqu'un devrait leur dire que c'est vraiment condescendant. C'est excusable quand ça vient d'un prof qui a au-dessus de cinquante ans. Le problème, c'est qu'Emmanuel ne doit pas avoir plus de trente ans. S'il est plus vieux, il paraît bien pour son âge. Le genre de gars qui doit courir le matin et manger bio. Deuxièmement, c'est vraiment mauvais signe si ton chargé de cours connaît ton nom aussi tôt dans la session.

— Que puis-je?

— Vous étiez encore en retard ce matin.

— J'ai eu des problèmes de voiture.

Il me fixe longuement en sachant pertinemment que je mens. Mais il s'attendait à quoi comme réponse?

— La dernière fois, c'était une panne de métro, non?

— Si vous le dites.

— Donc vous prenez la voiture ou le métro?

— Ça dépend des jours.

Mon Dieu! C'est tellement insipide comme conversation. Est-ce que je peux m'en aller s'il vous plaît? Comme si on ne pouvait pas alterner nos moyens de transport. Plein de gens le font. Ça ne prouve en rien que les justifications à mes retards sont des mensonges. Au pire, ça prouve juste que je suis une personne soucieuse de l'environnement qui fait l'effort de prendre le transport en commun plutôt que d'utiliser la voiture tous les jours. Bon, souvent, je n'ai pas le choix d'utiliser le transport en commun parce que Steph n'est pas disponible pour me faire un *lift*, mais ça, Emmanuel n'a pas besoin de le savoir. Aussi, mes retards n'ont rien à voir avec mon choix de moyen de transport. Ça non plus, il n'a pas besoin de le savoir.

— Avez-vous commencé vos recherches pour le stage?

— C'est dans ma liste de choses à faire.

Argh, le stage! Une autre affaire où je procrastine. Si je veux graduer au printemps prochain, pas le choix, il faut que je m'y mette. Sauf que ce stage-là ne concerne aucunement le chargé de cours qui m'enseigne l'économie industrielle. De quoi il se mêle lui?

— Vous savez, si vous cherchez un professeur pour vous encadrer à l'interne, j'ai quelques contacts auprès de qui je serais enchanté de vous recommander. À condition que je puisse compter sur votre participation dans ce cours. On se comprend?

Je pourrais me poser encore beaucoup de questions à savoir pourquoi ma participation à ce cours est si importante pour Emmanuel. Il pourrait me servir le classique : «Vous êtes une fille brillante avec beaucoup de potentiel. Je ne voudrais pas vous voir gâcher votre avenir.» Mais qu'est-ce qu'il en sait ? Sa classe est sans doute remplie de filles brillantes avec du potentiel. Probablement qu'il veut seulement que je cesse de déranger en arrivant immanquablement en retard. Dans ce contexte-là, le mot «participation» est un peu fort. Il aurait simplement pu me demander d'être plus ponctuelle. Ça aurait fait la même affaire, non ? Au final, toutes ces questions sont inutiles parce qu'il me serait réellement bénéfique d'avoir un professeur qui accepte de superviser mon stage. Donc je hoche la tête en gardant une note mentale d'être plus «participative» dans le cours d'Emmanuel.

— Je vous laisse ma carte, si jamais.

Je prends le bout de carton en me demandant depuis quand les chargés de cours ont des cartes de visite. Je ne suis définitivement pas en état d'absorber cette conversation étrange. La bonne nouvelle, c'est qu'il me reste encore quelques minutes pour aller me chercher une autre dose de café avant la fin de la pause.

